

Les mauvaises herbes Êtres sous influences

Patricia Robin

Number 301, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82405ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robin, P. (2016). Review of [Les mauvaises herbes : êtres sous influences].
Séquences : la revue de cinéma, (301), 26–26.

Les mauvaises herbes

Êtres sous influences

Pour son sixième long métrage au cinéma, Louis Bélanger fait à nouveau appel à son complice de scénarisation de **Route 132**, Alexis Martin, pour creuser une fois de plus le thème de l'amitié; celle qui naît, qui se développe et qui perdure contre vents et marées. Tournée dans les Laurentides, mais située au nord du 48^e parallèle, au cœur d'un hiver abitibien, cette comédie dramatique revêt des allures de thriller débonnaire qu'une distribution peu banale vient servir à coups de répliques bien senties. Le réalisateur s'entoure d'anciens comparses (Martin, Renaud, Papineau, Boudreau) pour une stupéfiante rencontre de vieux potes...

PATRICIA ROBIN

Après **Route 132** (2010) et **Matroni et moi** (Jean-Philippe Duval, 1999), et comme si cela devenait une habitude, Alexis Martin s'est octroyé un rôle de raté sympathique. Il incarne Jacques, un acteur sur son déclin et un joueur compulsif qui, poursuivi pas son usurier, aboutit au fin fond du Québec chez un vieil ermite (Gilles Renaud) qui le séquestre. Ce dernier lui offre sa protection moyennant du travail dans sa plantation illicite qu'il couve souverainement. L'intellectuel se transforme en manuel, l'otage endosse le but de celui qui le retient. On pourrait croire à une représentation du syndrome de Stockholm surtout lorsqu'une troisième personne s'invite sur la propriété et est à son tour gardée en captivité, consolée par Jacques. La toute magnétique Emmanuelle Lussier-Martinez, qui interprète Francesca, est comme une fleur dans l'hiver émotif de ces deux compères; elle vient provoquer non seulement un conflit de générations, mais une nouvelle vision des rapports humains. On ne saurait oublier la présence de Luc Picard, reprenant un rôle d'usurier comme dans sa propre réalisation **L'audition** (2005). Ici, son Patenaude frôle le délire psychopathe, incarnant le mal qu'on veut fuir et qui nous rattrape toujours. Pivot dans cette frénésie à la limite du burlesque, il devient la raison de tout cet imbroglio qui met en présence des personnalités distinctes, mais somme toute complémentaires.

Agrémenté de dialogues savoureux incrustés dans un scénario bien ficelé, lui-même servi par une mise en scène rigoureuse, ce film présente tous les aspects d'une production réussie bien que, parfois, les personnages manquent de profondeur et frisent la caricature. Comédie dramatique truffée de bons sentiments, ponctuée de revirements de situations, étalée sur une chronologie qu'un chien fidèle observe, **Les mauvaises herbes**, contrairement aux traditionnelles comédies québécoises, propose un comique langagier qui se démarque des grosses farces habituelles. Ici, l'humour est fin, précis, réfléchi, réglé au quart de tour. Sur des envolées de *L'hiver* de Vivaldi, on assiste à série de contrastes entre le huis clos et la vastitude du paysage, la chaleur de la cabane et le froid hiémal, les bonnes volontés et l'illégalité, l'appât du gain et le don de soi, la chasteté imposée et la sexualité assumée, la vie qui pousse et la mort qui guette. Il va de soi que, bien que l'on ait affaire à une adaptation d'un roman d'Arto Pasilinna, *La forêt des renards pendus*, on perçoit des relents de **Matroni et moi** dans la structure et dans le discours toujours pointu de Martin. Mais c'est là tout l'intérêt, car on ne peut assister à une représentation théâtrale



Entre le huis clos et la vastitude du paysage

ou cinématographique où l'acteur-scénariste prend place sans espérer retrouver son esprit décapant et son sens de l'absurde, désormais sa marque de commerce. D'autre part, on remarque, chez Louis Bélanger, le désir de revenir aux sources. Par la maladie de Simon (Gilles Renaud), il réitère l'attachement à Brochu (Serge Thériault), qui avait séduit dans **Gaz Bar Blues** (2003). Non pas que le scénario se répète, mais on le sent à l'aise pour établir des liens entre une poignée d'individus dans un espace unique, sorte de huis clos où les âmes se distinguent et où le lieu devient une raison d'exister. Bélanger poursuit son exploration de l'homme imparfait, conscient de ses lacunes, de ses torts, mais aussi de ses tentatives de se racheter. Encore une fois, le souhait du père de prouver son amour filial le fera aller jusqu'au bout et même au-delà de son existence. **Les mauvaises herbes** s'avère un agréable moment cinématographique à passer en toute légalité.

★★★★½

■ **Origine:** Canada (Québec) – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 47 – **Réal.:** Louis Bélanger – **Scén.:** Louis Bélanger, Alexis Martin d'après le roman d'Arto Pasilinna *La forêt des renards pendus* – **Images:** Pierre Mignot – **Mont.:** Claude Palardy – **Mus.:** Guy Bélanger, Antonio Vivaldi – **Son:** Marcel Chouinard, Louis Collin, Stéphane Bergeron – **Dir. art.:** André-Line Beauparlant – **Cost.:** Sophie Leblond – **Int.:** Alexis Martin (Jacques Sauvageau), Gilles Renaud (Simon Boulé), Emmanuelle Lussier-Martinez (Francesca), Luc Picard (Patenaude), Myriam Côté (Nancy), Stéphane Jacques (Tony), Gary Boudreau (Deux-temps), Patrick Hivon (Alexandre), François Papineau (Le comte), Bénédicte Décary (La duchesse de la Creuse) – **Prod.:** Luc Vandal, Lorraine Dufour – **Dist.:** Séville.